

Courbet à l'école de Braque : réinventer un regard

«Auparavant je pensais que le français servait juste à enrichir mon vocabulaire, mais maintenant je vois que ça pourrait me servir dans toute la vie.»

Ouvrir le français sur l'extérieur, travailler en collectif d'établissement sur les appétences des élèves de REP, ensemble –professeur, élève – changer de regard sur le français, sur soi-même, sur le profil du « bon élève », n'est-ce pas cela refonder l'enseignement du français ? Les tâtonnements, l'exploration de dispositifs nouveaux, l'invention, l'intuition, le parler « franc » en sont les moteurs.

Réinventer « le français » ? Ardu : la langue et les programmes sont ce qu'ils sont. Réinventer notre regard sur lui ? Jouable. Et porteur, peut-être, d'une heureuse redistribution des cartes. C'est le pari du collège Courbet, avec le Cursus ALO. Un dispositif ouvert en septembre 2014, et dont furent d'emblée pensés ensemble contenu pédagogique et mode d'évaluation.

Or, quelques mois après l'appel à contribution des *Cahiers pédagogiques*, impossible de mesurer objectivement son apport. Pourquoi ce sentiment paradoxal de ne pas savoir comment regarder nos propres résultats ? Prêt à ranger mon stylo, j'ai soudain reconnu le sentiment éprouvé face à certaines toiles. Et j'ai compris : notre démarche tient de l'expérience... cubiste !

Collages, facettes...

Comme Braque son *Compotier*, nous ouvrons le français à ce qui lui est extérieur, à savoir le rapport des enfants de milieux populaires à l'école et au langage, pour que chacun s'y sente légitime... Pour leur famille, l'école permet de trouver plus tard « un bon métier », ce qui suppose une ouverture sur les métiers. D'autre part l'approche métalinguistique en jeu dans nombre d'activités scolaires, familière aux enfants de milieux « favorisés », égare les autres, familiers d'une « appréhension pragmatique et dialogique du langage ¹»

Dans le Cursus ALO, c'est donc en partie sur ce dernier mode que se joue la maîtrise de la langue. Élèves et enseignants, au sein du « bALOratoire », se font partenaires pour fabriquer des activités liées à cette dernière. Et chaque trimestre, l'« Atelier Langue et Orientation » accueille un témoin que les élèves interviewent.

Car la maîtrise de la langue ouvre aussi sur le monde professionnel. Surtout dans l'Atelier : dialogue avec des représentants de divers métiers, recherche d'informations dans des textes ou vidéos... Ponctuellement, cette approche s'invite dans d'autres matières. Un portrait de chef cuisinier paru dans la presse française a ainsi donné lieu, en cours d'anglais, à une activité de vocabulaire.

Tout cela porte-t-il ses fruits en français ? Si les données chiffrées manquent, me vient à l'esprit l'exemple d'un élève souvent campé dans une posture marginale. En décembre, lors d'un travail sur des expansions du nom relevées dans un texte, il a joué un rôle moteur dans leur analyse grammaticale. Une participation qui devait beaucoup au rappel sur les classes grammaticales effectué dans l'Atelier fin septembre.

Ouvrir le français, c'est aussi renouveler la vision du « bon élève ». Comme le cubisme synthétique juxtapose plusieurs faces d'un objet pour en renouveler la vision, nous faisons voir du « bon élève » plusieurs facettes auxquelles tous puissent s'identifier. Le passionné de dessin, créatif bienvenu dans le « bALOratoire ». Le fan de basket, sur le terrain duquel se clôt la préparation des interviews. Même l'élève réticent à se mobiliser dans le cadre conventionnel peut réussir. Marginales car inédites, les activités d'écriture proposées dans l'Atelier sont autant d'occasions de le prendre en flagrant délit de mobilisation ! Chacune de ces occasions peut ensuite offrir la clé d'un blocage.

Un jour, voyant un tel élève passif durant une activité de français, je lui ai dit ma perplexité vu son engagement dans la séance précédente de l'Atelier. Sa réaction a marqué la classe : il a « *su résumer en quelques minutes chaque texte qu'on avait étudié sur le Bouddah [dans *Le Livre des merveilles*]* », donnant des « *réponses très intéressantes que dans le bilan on a réutilisées* ».

... et «aventure»

Si l'apport objectif de notre démarche ne se voit pas encore, c'est que nous en sommes à un stade qui ne s'y prête pas. Ce que Braque nomme l'« aventure ». À propos de son expérience cubiste l'artiste explique comment, sentant qu'« *il fallait se libérer du modèle* », il « *s'y est mis* ». Cela s'est fait par « *poussées intuitives* », moments où « *on ne sait plus ce que cela peut donner* ». C'est au terme de cette « aventure » que s'est déployé son nouveau regard sur le monde². Les acteurs du Coursus ALO aussi, sont en pleine aventure : notre nouveau regard sur le français est en gestation. Comment les élèves en rendent-ils compte ?

Certains se sentent libérés. De leur timidité : « *L'Atelier m'a fait être moins timide le jour où on devait lire notre exposé à haute voix et répondre aux questions. [...] Maintenant je suis plus à l'aise quand je vais au tableau.* » Ou d'une angoisse confuse, tel cet élève qui se dit « *allégé* » car il « *avai[t] la pression et stressé mais la classe ALO [l]'a aidé* ».

Pourquoi cette sérénité accrue ? Bizarrement, le français parlé par l'enseignant se fait lui-même plus parlant. Alors que le principal animateur de l'Atelier n'est autre que le professeur de français, un élève explique que « *la manière dont sont expliquées les choses [dans l'Atelier] est plus facile à comprendre* » ! Peut-être voir au-delà des seuls enjeux scolaires aide-t-il à donner du sens.

« *Auparavant je pensais que le français servait juste à enrichir mon vocabulaire* », écrit ainsi quelqu'un. « *Mais maintenant je vois que ça pourrait me servir dans toute la vie.* »

Une autre source de sérénité réside peut-être dans le sentiment que chacun peut être bon. Dans l'appropriation du lexique, quand on « *utilise plus facilement les mots difficiles pour [soi]* ». Ou des gestes scolaires, comme « *mettre [ses] idées au clair* » en faisant « *le brouillon, le premier jet et la version finale* », pour préparer l'interview puis en rendre compte.

Ce sentiment que chacun peut être bon paraît contagieux. Témoin cette mise en abyme dans les regards portés sur deux élèves fragiles : « *Saloum un jour a très bien progressé il était bien concentré il écoutait attentivement car il avait pas de texte et il repérait l'information* », écrit un élève à propos duquel une autre observe que « *des élèves exemple Yacine [...] progressent eux aussi à leur tour* ».

Cette dernière expression trahit l'émergence d'une vision dynamique du travail sur la maîtrise de la langue, vecteur de conquêtes par-delà les frontières disciplinaires. Conquête de nouveaux contenus, suggère quelqu'un qui dit trouver « le français » plus intéressant « *parce qu'[on] apprend des choses qu'[on] ne connaissait pas car [l'Atelier Langue et Orientation] est une nouvelle matière, donc on apprend pas des choses déjà sues.* » Conquête aussi d'un meilleur sort scolaire, vu le constat général d'une évolution positive par rapport à « avant » en termes de participation et de concentration.

Un élève fragile ose même : « *Le français maintenant c'est comme le sport. Avant c'était comme rien ça me disait rien j'étais là pour faire plaisir au prof.* » Que voir dans cette comparaison très personnelle ? Peut-être l'intuition d'un passage en cours du régime de la « motivation » - conformation à un principe extérieur - à celui de la « mobilisation » - affirmation d'un mouvement propre à l'élève. Renversement prometteur...

le français
maintenant c'est comme le sport. Avant c'était comme rien
ça me disait rien j'étais là pour faire plaisir au prof.

Du français « à l'envers » à l'envie de français

Et le professeur de français, comment vit-il cette aventure ? Peinant encore à définir mon nouveau regard sur ce métier qui est le mien, j'abandonne ma plume aux poussées intuitives...

Enseigner le français en REP c'est aussi, clairement, en baver, assumer son rôle en... saignant !

Langue française sans arrêt écorchée, plan de séance disloqué souvent, égo parfois piqué au vif...

Mais suis-je seul à saigner ? Beaucoup, parmi les présumés bourreaux, font de même. Langue française, professeur, élèves, tout le monde saigne... et c'est aussi bon signe ! Signe de vie ! A-t-on jamais vu saigner un fossile ? Et si « enseigner », c'était (ré)introduire sans cesse de la vie dans ce qui en a besoin pour faire sens, dans ce qui - textes, langue, êtres - n'encourt pas pire risque que d'en manquer ?

Suivons encore un peu cette poussée intuitive, en nous laissant aller aux collages qu'elle porte à faire, aux facettes qu'elle porte à déployer... Les « compétences », telles que me les fait voir cette mise en œuvre de la maîtrise de la langue, ne recouvrent-elles pas de « communes appétences » ? Communes aux enseignants de différentes matières, ou même à ces derniers et aux élèves ?

Et dès lors enseigner le français, n'est-ce pas d'abord savoir être franc avec tous ces partenaires ? Oser dire : je ne suis pas vous, mais j'ai envie de partager avec vous, de créer avec vous, pour être meilleurs ensemble... pour, ensemble, avoir plus envie de (faire) rencontrer notre langue, de la (faire) vivre ? Avec à la clé, une chance accrue d'irriguer cette matière - discipline scolaire et matériau linguistique - de ce qui fait, aux uns et aux autres, notre vitalité propre. Mieux encore qu'enseigner, « com-saigner » ! Jamais aussi compétent en somme, le prof de français, que quand on le... sait franc !

Guillaume LOOCK - professeur de français au collège Gustave Courbet (Pierrefitte-sur-Seine).

¹ Jacques BERNARDIN, *Le Rapport à l'école des élèves de milieux populaires*, De Boeck, 2013. Bernard LAHIRE, «Sciences pour tous, mêmes chances pour tous ?» (*XYZep* n°28, septembre 2007).

² Propos recueillis par Dora VALLIER.